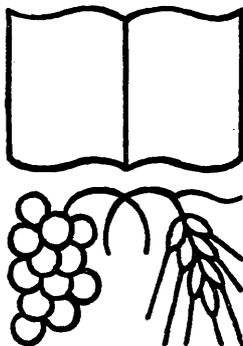


unvollst. Heft. Nr. 246

# IN EXTREMIS

1939

N° 3



Walter Lüthi: Von der Erneuerung der Gemeinschaft.  
Karl Barth: L'Eglise et la question politique d'aujourd'hui.  
Nachrichten aus der CSV. / Nouvelles de l'ACE.  
Umschau. / Informations.

KBA 353

## L'Eglise et la question politique d'aujourd'hui<sup>1</sup>.

Dans un article récemment paru (Semeur vaudois et Journal religieux 29 avril 1939), M. Pierre Jaccard s'étonne du « revirement » de Barth et des « barthiens » relativement à la question politique. Jadis, remarque-t-il, c'était « l'abstentionnisme civique et moral ». Maintenant, on « réintègre la cité », on se met à affirmer que « notre ordre du droit vaut la peine d'être défendu », on prêche « en quelque sorte la guerre sainte contre le national-socialisme allemand ». Ne passe-t-on pas d'un excès à l'autre ? Pour M. Jaccard et ses semblables, c'est une déconcertante « volte-face », une irréductible contradiction. Jadis, il y avait lieu de crier à l'inhumanité. Maintenant, ne faudrait-il pas répéter : Humain, trop humain ? !

M. Jaccard et ses semblables montrent par là qu'ils n'ont pas compris l'effort théologique de Barth, ni jadis, ni maintenant. Ils n'en voient pas l'unité. Ils opposent déclarations à déclarations sans égard au contexte dans lequel elles s'inscrivent.

Jadis — et encore maintenant ! — Barth a rappelé que *le but* du service de Dieu n'est pas l'homme ni son bonheur, mais Dieu et sa Gloire, si bien que l'Eglise n'a d'autre mission que de chercher et d'annoncer le règne de Dieu et sa justice.

Maintenant — comme jadis ! — Barth rappelle que Dieu accorde gracieusement *des conséquences* à notre obéissance de foi. C'est tout le renouvellement de vie privée, sociale, politique, économique, culturelle, que Dieu donne à ceux qui le servent aveuglément, sans être mus par le désir d'une récompense toujours imméritée.

Ainsi, ce n'est pas pour organiser l'économie ou la politique que l'Eglise prêche la Parole de Dieu : c'est pour rendre gloire à Dieu. Mais Dieu accorde à cette prédication des conséquences toujours nouvelles, toujours inattendues : l'organisation de l'économie, la claire vue politique, en un mot le bonheur humain.

Pourquoi, parce que Barth a rappelé que l'on ne saurait devenir chrétien pour être heureux, lui interdire maintenant de montrer que Dieu accorde de manière toujours inattendue, toujours nouvelle, le bonheur humain et la justice humaine et le droit humain et l'ordre politique humain à ceux qui le deviennent par pure foi ? Pourquoi, parce qu'il a rappelé que la récompense ne saurait être le but de notre acte de foi, lui interdire d'ajouter que cette récompense nous est donnée ? Pourquoi, parce qu'il s'est abstenu de prendre position lors des revendications de l'homme, lui imposer le silence lorsqu'il

---

<sup>1</sup> Conférence donnée en allemand à Oltingen et à Gelterkinden (Bâle-Campagne) le 15 janvier 1939, en français à Môtiers (Ntel) le 18 mai 1939, lors de la fête cantonale des Unions chrétiennes neuchâtelaises. Adaptation française du sténogramme allemand par J.-L. L.

annonce le don de Dieu ? Pourquoi, parce que Barth a rappelé que les voies de Dieu ne sont pas nos voies, lui interdire de montrer que les voies de Dieu *remplacent* nos voies, et que nous pouvons, très concrètement, très journalistiquement, très politiquement, très économiquement, les parcourir ? Pourquoi, parce qu'il a prêché un Dieu qui ne s'inspire pas auprès de l'homme, lui interdire d'annoncer que l'homme peut s'inspirer auprès de Dieu ?

Nous attendons une réponse. Mais nous aimerions mieux qu'elle ne vienne jamais... si ce n'est sous la force de cette simple déclaration : *Il n'y a pas de volte-face !* Réd.

L'Eglise est la même à toutes les époques. A toutes les époques, elle est le peuple de ceux qui sont unis par la prédication de la Parole de Dieu, par le Baptême et la sainte Cène, le peuple de ceux qui, pour la vie et pour la mort, pour le temps et pour l'éternité, ont trouvé en Jésus-Christ leur unique consolation et une indéfectible espérance, le peuple de ceux auxquels la grâce a été faite de servir Jésus-Christ comme leur Seigneur. L'Eglise ne peut être autre chose que cela, *elle ne peut se modifier fondamentalement.*

Mais l'Eglise vit dans le temps et *le temps, lui, se modifie.* Les époques se suivent et ne se ressemblent pas, les hommes nourrissent sans cesse de nouvelles illusions, les « slogans » succèdent aux « slogans », la génération des pères ne parle pas le même langage que celle des fils. Il est donc nécessaire que l'Eglise donne au témoignage qu'elle doit rendre à son Maître une forme constamment renouvelée. *Sans cesser de rester la même, elle doit affirmer son existence de manière toujours nouvelle, toujours particulière.*

Il y a donc deux points à fixer, dès le début. Le premier, c'est que *l'Eglise proclame la vérité éternelle* : « Avant que les montagnes fussent nées et que tu eusses formé la terre et le monde, d'éternité en éternité, tu es Dieu. Tu réduis l'homme mortel en poussière et tu dis : ,Fils des hommes, retournez !' Car mille ans sont à tes yeux comme le jour d'hier quand il n'est plus et comme une veille dans la nuit. » Et le second point, c'est que l'Eglise proclame cette vérité éternelle *en plein milieu des vicissitudes du temps* : « Seigneur, tu es notre retraite d'âge en âge. » Parce que tu es notre retraite éternelle, tu es aussi notre retraite dans les vicissitudes du temps, dans les révolutions du monde, dans les hauts et les bas de notre vie humaine. Parce que tu es notre refuge céleste, tu es aussi notre refuge en ce monde terrestre

qui est l'habitation des chrétiens et le siège de l'Eglise. En un mot : parce que tu nous sauveras, tu nous garderas aussi.

En conséquence, l'Eglise sera nécessairement *en opposition* avec le monde dans lequel elle vit. Par exemple, l'Eglise a pour mission d'annoncer le message de la paix, le message de Noël : « Gloire à Dieu dans les lieux très hauts et paix sur la terre ! » Cette paix dont elle parle surpasse toute intelligence, elle est réelle, elle est vivante là où se fait entendre la voix du ciel. Mais l'Eglise annonce cette parole de paix dans un monde où règnent l'erreur, la révolte, l'égoïsme. Comment cette parole de paix ne heurterait-elle pas la réalité de ce monde qui est la réalité du péché ? Comment une lutte ne s'engagerait-elle pas, non pas parce que l'Eglise le veut, mais uniquement parce qu'elle vit dans le monde, lutte entre la paix de Dieu que l'Eglise annonce et la discorde que le péché des hommes suscite sans cesse à nouveau ? Comment l'Eglise pourrait-elle éviter de paraître combative, elle qui pourtant n'existe pas pour combattre, mais pour proclamer la paix de Dieu ? Comment l'Eglise pourrait-elle négliger de confesser dans ce monde son Maître qui est *autre* que ce monde, qui veut gagner ce monde à lui, qui porte son péché, qui le lui pardonne et veut l'en libérer ? Et comment nous autres, qui avons le privilège d'appartenir à l'Eglise chrétienne, comment ne chercherions-nous pas notre refuge en Dieu et ne nous mettrions-nous pas, ce faisant, en contradiction avec le monde ? *Comment, en un mot, le message de paix n'apparaîtrait-il pas au monde tout d'abord comme une déclaration de guerre ?*

Parce que l'Eglise doit annoncer dans le temps la vérité éternelle notre sujet s'impose : *L'Eglise et la question politique d'aujourd'hui*. Cette question, l'Eglise ne doit pas l'éluider si elle veut rester fidèle à sa mission.

Il y a, aujourd'hui, beaucoup de questions politiques. Mais il en est une plus importante et plus urgente que les autres et c'est à celle-là que nous avons pensé en rédigeant notre titre. Elle nous est posée par les événements qui, depuis plus de six ans, se déroulent en Allemagne. C'est la question du *national-socialisme allemand*.

Chez nous, il est vrai, on entend souvent dire : « *En quoi cette question nous concerne-t-elle ?* Nous ne sommes pas en Allemagne, nous sommes en Suisse. Or, en Suisse, il n'y a pas de

national-socialisme. Restons neutres ! Laissons cette affaire aux Allemands ! C'est eux qu'elle concerne. Nous ne voulons pas prendre position sur ce point. Nous estimons que nous avons déjà bien assez à faire pour résoudre les problèmes qui se posent réellement à l'intérieur de nos frontières. » Je crois qu'il n'est pas permis de parler ainsi. Le national-socialisme n'est pas seulement une question allemande, c'est aussi, et depuis des années, une question italienne. Bien plus, un peu partout, se dessinent des événements analogues à ceux qui se sont déroulés au nord et au sud de notre pays. Ensuite, les adhérents du national-socialisme ne considèrent pas leur mouvement comme exclusivement national. Ils voudraient l'imposer à tous ceux qui sont de langue et de tradition allemandes. Par la presse, par la radio, on a cherché, au cours de ces six dernières années, à influencer l'Alsace et la Suisse allemande. Il semble bien d'ailleurs qu'on n'y est pas parvenu jusqu'ici, mais on peut être certain que les dirigeants du Reich en ont l'intention aujourd'hui comme au premier jour. Enfin, ce dont on devrait se rendre compte en Suisse romande, c'est que le national-socialisme convoite même des peuples d'autres langues et d'autres traditions. Les affaires de Tchécoslovaquie l'ont montré d'une manière telle qu'il n'est pas nécessaire d'insister. Quant à la garantie d'inviolabilité, — militaire et politique, — que nous vaut notre neutralité, on fera bien, sur ce point, de ne pas accorder trop d'importance à des traités considérés comme des « chiffons de papier » par ceux mêmes qui les ont contractés.

On ne peut d'ailleurs nier qu'il s'agisse ici d'un mouvement imposant, d'apparence splendide et engageante, si engageante qu'on peut se demander s'il ne serait pas préférable et plus simple de répondre tout de suite affirmativement à la pressante invitation qui nous est adressée, qui est faite à notre peuple tout entier, à la campagne comme en ville et qui, par mille souterrains, mine déjà notre pays. Déjà, ici et là, on peut entendre, de la bouche même de certains Suisses, de curieuses appréciations : on excuse, on tolère, on approuve, on s'enthousiasme même. L'an passé et le début de cette année ont apporté au national-socialisme succès sur succès. L'Autriche et la Tchécoslovaquie ont disparu. Quelle remarquable force d'expansion ! Quel remarquable dictateur que celui qui l'a promue ! Mais où s'arrêtera-t-elle ? A qui le tour d'être incorporé au Reich ?

Je ne crois pas que la solution consiste à fermer les yeux. Subitement, il pourrait être trop tard. Une fois déjà, dans l'histoire suisse, on a fermé les yeux. Et l'année 1798 est venue, et un beau jour, les Français étaient ici, dans notre pays ! Car c'est d'eux qu'il s'agissait alors. C'est eux qui parlaient alors de liberté, de libération, de lois éternelles, de droits imprescriptibles, c'est eux qui faisaient des promesses et qui les étayaient de menaces ! Et c'est eux qui mirent fin à l'ancienne Confédération helvétique et qui plongèrent notre pays dans la honte et la misère. Notre histoire peut nous instruire. Nous devons écouter la question qui nous est posée aujourd'hui : Pouvons-nous, voulons-nous devenir nationaux-socialistes, soit que la Suisse soit soumise à un régime national-socialiste, soit qu'elle forme le « Gau Schweiz » du grand pays voisin ?

Je n'ignore pas que de nombreux milieux, en Suisse romande, voient le danger non pas dans le national-socialisme, mais dans le *communisme*. On pourrait d'ailleurs entendre la même réponse à Berne, Bâle ou Zurich quand on signale le danger national-socialiste. J'ai connaissance des expériences locales qui ont donné lieu à cette opinion. Mais, quelles que puissent être ces expériences locales, — je ne voudrais pas prendre position sur ce point, — il est certain qu'une telle opinion, prise dans sa généralité, témoigne d'une courte vue et d'un jugement erronné.

Je n'ai aucune envie de prendre la défense de Staline. Mais, je vous le demande, est-ce lui qui a foulé aux pieds les traités internationaux, est-ce lui qui menace la paix européenne et mondiale, est-ce vraiment lui qui nous menace, est-ce lui qui a créé cette psychose de guerre dans laquelle nous vivons ?

Ce qu'il faut surtout voir, c'est que les *caractéristiques du national-socialisme*, dont nous parlerons tout à l'heure, sont *identiques à celles du communisme*. Un des plus grands mensonges de l'histoire universelle consiste à prétendre que le national-socialisme a sauvé l'Allemagne et l'Europe du communisme. Le national-socialisme est, tout au contraire et tout simplement, *la forme allemande du bolchévisme* et il risque d'en devenir la forme européenne occidentale. National-socialisme et communisme ne sont autres que des *frères ennemis* et leur hostilité s'explique par là. Les nationaux-socialistes ont réussi à présenter le bolchévisme comme le dangereux ennemi asiatique dont ils étaient appelés à délivrer la société occidentale. Paré de l'auréole

d'un libérateur aux yeux d'une bourgeoisie occidentale hantée, depuis 1917, par le spectre de la révolution universelle, le national-socialisme s'est imposé grâce à sa prétendue mission. Et l'on n'a pas vu qu'il remplaçait Satan par Béalzébül ! Il est bien clair, aujourd'hui, que le national-socialisme n'est rien d'autre que la réalisation européenne de ce qui, sur terrain russo-asiatique, a donné le bolchévisme. Si bien que, pour trouver le véritable bolchévisme européen, c'est le national-socialisme ou le fascisme qu'il faut chercher. Le communisme russe a toujours été pour l'Occident une affaire assez indifférente et, à vues humaines, il le restera. La question, le danger véritable nous viennent du national-socialisme. Quand on sait cela, on se gardera bien de centrer son attention sur le communisme ou de distinguer entre les deux frères ennemis. Cette tentative ne pourrait que réjouir Hitler puisqu'elle aurait pour conséquence que, par crainte du bolchévisme russe, nous nous jetterions dans le bolchévisme allemand. La question politique d'aujourd'hui, c'est Hitler.

Il nous faut examiner maintenant de plus près *en quoi cette question concerne l'Eglise*. Il serait possible qu'elle doive émouvoir les divers Conseils d'ordre politique qui régissent notre pays et nos cantons, qu'elle doive préoccuper les rédactions de journaux, mais que l'Eglise doive y rester indifférente. Quel rapport cette affaire a-t-elle avec la prédication de la Parole de Dieu, avec le Baptême, avec la sainte Cène, avec le témoignage que l'Eglise doit rendre à Jésus-Christ, avec l'assistance qu'elle cherche dans les bras du Dieu miséricordieux, avec la confession de sa foi en Dieu Père, Fils et Saint-Esprit ?

Le national-socialisme concerne-t-il l'Eglise ? Nous répondons : Oui.

Oui, tout d'abord *parce que nous ne pouvons séparer notre vie de chrétiens de notre vie d'hommes*, parce que tout ce qui touche celle-ci touche aussi celle-là. Je vous le demande : Est-ce que l'Eglise n'est pas directement intéressée quand un homme se trouve dans une grande tentation ? Est-ce qu'elle a le droit de lui répondre, à cet homme : « Ta tentation est grave, mais elle n'a rien à voir avec l'Evangile » ? Ou bien que dirait une mère dont l'enfant est mort, si le pasteur répondait à sa douleur : « Cela n'a rien à voir avec l'Eglise » ? Ou bien que diriez-vous si l'Eglise restait indifférente à la grande détresse du chômage ou de la fièvre aphteuse ? Est-ce que cela aussi ne la concerne

pas ? Est-ce qu'elle aurait à s'occuper du ciel et de l'éternité, mais pas de la détresse des hommes ? Une Eglise qui agirait ainsi ne serait plus le sel de la terre, la lumière du monde, elle ne serait plus l'Eglise véritable. Mais, si elle est vraiment l'Eglise, il n'y a aucune question humaine dont elle puisse dire : « Cela ne m'intéresse pas. »

Mais le national-socialisme concerne l'Eglise de manière beaucoup plus précise encore. En effet, il ne représente pas seulement une nouvelle forme d'Etat parmi d'autres. Mais il élève la prétention d'être *absolument tout* pour l'homme qui vit à l'intérieur de ses frontières, de s'emparer de lui dans toutes les parties de son être, de réclamer pour lui la totalité de son existence. Un tel Etat ne demande pas seulement qu'on paie ses impôts, qu'on fasse son service militaire, qu'on observe ses lois. Il veut pour lui la totalité de l'homme, sa vie publique et sa vie privée, ses actes, ses pensées et son cœur. Il n'admet pas que l'homme lui soustraie quoi que ce soit de sa vie. N'est-ce pas un singulier Etat ? *Il réclame de l'homme ce que Dieu seul peut réclamer de lui* : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta force et de toute ta pensée. » Quand un Etat demande cela, l'Eglise peut-elle encore dire : « Cela ne me concerne pas, c'est une question purement politique ? » N'est-il pas visible que cette question politique est aussitôt et directement une *question de foi* ?

Dans toute sa conduite, l'Etat national-socialiste se comporte *comme une nouvelle église*, il proclame un nouveau salut, une nouvelle religion, une nouvelle foi. Il parle aussi d'éternité. Mais savez-vous de quelle éternité il s'agit ? Il s'agit de l'éternelle création de l'Allemagne, de l'éternelle réunion de tous les Allemands, de l'éternelle action des lois vitales que le national-socialisme prétend avoir découvertes. Le national-socialiste obéit à son Führer d'une manière toute différente de celle dont nous obéissons aux lois de notre pays. Il l'écoute comme on écoute un prophète, comme on ne peut écouter que Christ, l'envoyé de Dieu. Il le croit sur parole et lui obéit aveuglément, sans critique, sans contrôle.

La pratique même du national-socialisme confirme son intention d'être *une nouvelle religion*. On a institué de nouvelles formes de recueillement par lesquelles on se prépare à l'action, par lesquelles on se marie, par lesquelles on enterre ses morts, par les-

quelles on honore ses grands hommes. Ce n'est plus la Parole de Dieu que l'on prêche, c'est la parole d'Adolf Hitler. On célèbre dans des chants mystiques le Führer et la délivrance qu'il apporte et on pratique, sous le signe de la croix gammée, une multitude de cérémonies bizarres.

L'Eglise chrétienne ne peut rester indifférente en présence de cette nouvelle église qui prétend être la véritable Eglise. Le dilemme est posé : ou bien le règne de Dieu est apparu en elle et alors nous n'avons plus qu'à nous convertir immédiatement à cette véritable Eglise de Dieu. Ou bien cette église prétendue véritable est *la fausse église* et son chef Satan déguisé en ange de lumière. Ou bien c'est l'Eglise du Christ, ou bien l'église de l'Anté-Christ. Il n'y a pas moyen d'é luder le dilemme.

Et maintenant, comment notre confession chrétienne résoudra-t-elle ce dilemme ? Nous passons en revue quelques points centraux qui nous aideront à formuler notre réponse.

Dans l'Allemagne nationale-socialiste, on parle aussi, — et souvent ! — de Dieu. Peut-être avez-vous déjà écouté un discours d'Hitler à la radio. Vous aurez remarqué qu'il parle volontiers du « Tout-Puissant », en particulier dans la tournure : « Le Tout-Puissant nous a aidés, il continuera à nous aider. » Quel est ce Dieu ? On a l'impression très nette que ce Tout-Puissant n'est autre qu'Hitler lui-même dont il épouse docilement les vœux, les exigences et les craintes. On a l'impression qu'Hitler se regarde dans un miroir lorsqu'il parle du Tout-Puissant ! De plus, si l'on n'écoute pas seulement la phrase où il est question du Tout-Puissant, mais tout le discours, si surtout l'on connaît tant soit peu ce qui se dit et se passe en Allemagne, on n'aura plus aucun doute : c'est *un autre dieu* que celui de l'Eglise chrétienne, un dieu lié au sang et au sol et au Führer allemands, alors que le Dieu des chrétiens est souverainement libre, c'est un dieu qui attache les hommes à leur race et à leur passé alors que le Dieu des chrétiens libère les hommes de leur passé en vue d'une vie nouvelle, c'est un dieu qui ne connaît que des lois impitoyables alors que le Dieu des chrétiens connaît la grâce parce qu'Il est la Grâce elle-même. C'est un de ces dieux dont l'Eternel a dit : « Je suis l'Eternel ton Dieu. Tu n'auras pas d'autres dieux devant ma face. » Donc, non plus pas d'autres « Tout-Puissants » à côté du Tout-Puissant !

Si nous considérons la vie qui est présentée au peuple allemand comme la vraie vie, nous constaterons également qu'il y a un abîme entre cette vie-là et la vie chrétienne, telle que la décrivent l'Ancien et le Nouveau Testaments. Dans toutes les pages de la Bible, nous apprenons que notre vie doit être humble, soumise au jugement que Dieu porte sur nous, jugement qui nous qualifie de pécheurs. De cette attitude d'humilité découle la connaissance du péché et de la connaissance du péché découle l'obéissance, la charité et la reconnaissance. La religion nationale-socialiste, au contraire, prêche à l'homme : « Sois dur, sois arrogant, *impose-toi brutalement* et sans égards pour personne. Alors, tu seras un vrai, un pur Allemand dont personne n'osera s'approcher et tu répondras à ta vocation d'Allemand. » Il s'agit manifestement de deux conceptions totalement différentes de la vie.

De son côté, le national-socialisme ne dissimule pas qu'il ne prend aucun plaisir à l'existence de l'Eglise chrétienne. Selon son plan, elle doit ou bien transformer complètement sa prédication dans le sens que nous venons d'indiquer, ou bien disparaître. Il n'est pas étonnant dès lors que l'Etat national-socialiste et l'Eglise chrétienne, tant protestante que catholique, se trouvent en conflit essentiel et permanent. Plus la situation évolue, plus il *apparaît clairement que l'Etat, faute de pouvoir transformer l'Eglise, voudrait la réduire au silence*. Certes, officiellement, il ne prétend pas la persécuter. Mais, en fait, il n'a pas d'autre but. Preuve en soient les nombreuses arrestations arbitraires de pasteurs qui furent jetés en prison ou en camps de concentration, contraints à s'exiler, bref, réduits au silence d'une manière ou d'une autre. On veut pousser l'Eglise à bout, la faire mourir à petit feu, sans bruit. Elle ne peut plus se faire entendre dans les journaux. On la prive de sa jeunesse par toutes sortes d'interdictions et de mesures prétendues nécessaires à l'éducation nationale. On cherche à la priver de ses membres adultes en engageant les fonctionnaires de l'Etat et du parti à la quitter. Dans l'Allemagne d'aujourd'hui, participer au culte est un acte au moins suspect et souvent risqué. Par toutes ces mesures, on espère réduire l'Eglise à une petite société de vieilles dames, bientôt dissoute et bientôt oubliée. Comprenez-vous que cela est bien pire qu'une véritable persécution qui permettrait au moins encore la confession publique de sa foi ? En poursuivant cette méthode,

le national-socialisme espère anéantir l'Eglise. De son propre aveu, cinquante à cent ans lui suffiront pour y parvenir.

Je voudrais encore attirer votre attention sur un point plus décisif que tout cela pour juger de la nature véritable du national-socialisme : c'est sa conduite à l'égard des Juifs. Lors des persécutions systématiques de novembre 1938, soyez sûrs que nos journaux suisses n'ont pas exagéré, mais plutôt diminué et de beaucoup l'horreur des voies de fait commises sur des milliers d'innocents. Lorsque les Juifs sont persécutés, pillés, torturés, assassinés, que leurs synagoges sont incendiées et leurs magasins dévalisés, ce n'est pas seulement une horreur qui est commise, c'est encore et surtout *Jésus-Christ lui-même qu'on cherche à exterminer*. L'Eglise chrétienne ne peut être séparée d'Israël. Relisez-le dans la Bible. Dans l'épître aux Romains, chapitres 9-11, il est écrit que les chrétiens ne sont que des branches greffées sur le tronc coupé d'Israël. Si l'on arrache ce tronc, c'est l'Eglise chrétienne qu'on atteint. Si l'on s'élève contre Israël, contre ce pauvre, ce misérable Israël qui a crucifié son Messie, si l'on dit : « Crève, Israël ! » c'est contre Christ lui-même que l'on se révolte. Car il est le Messie d'Israël et nous, chrétiens, nous ne sommes à proprement parler que les hôtes d'Israël, pour le rendre désireux de se rendre un jour au lieu où se trouve son Seigneur et son Messie. Comment pourrions-nous rester indifférents quand les Juifs sont persécutés comme ils le sont aujourd'hui en Allemagne ?

Ces quelques faits suffisent à nous montrer que *le national-socialisme est radicalement opposé à la foi chrétienne* et que la réponse des chrétiens à la question posée ne peut être que négative.

Mais le national-socialisme est aussi, avons-nous dit, *une nouvelle forme d'Etat*, prétendue meilleure que les autres et plus conforme à ce qu'on attend d'un Etat. Comme chrétiens, qu'avons-nous à dire de cet Etat ? Nous lisons dans le treizième chapitre des Romains et dans le deuxième de la première épître de Pierre que l'autorité existe pour récompenser les bons et punir les méchants, qu'elle a été instituée par Dieu et qu'elle a reçu l'épée pour faire respecter le droit et empêcher l'injustice, qu'enfin et surtout elle a pour mission de garantir la libre prédication de l'Evangile. S'il en est ainsi, nous devons constater que ce qui, en Allemagne, s'appelle autorité, est le contraire de ce que la Bible

entend par autorité. L'Etat national-socialiste ne se soucie pas du droit et de la justice. Ses chefs éclatent de rire lorsqu'on leur parle de droit. « Le droit, disent-ils, c'est ce qui est utile à l'Allemagne. » Et ce qui est utile à l'Allemagne est déterminé par son Führer ! Ce qui remplit le rôle de l'Etat, en Allemagne, ce n'est plus cet Etat véritable, cet Etat constitutionnel où la loi écrite garantit l'exercice légitime du pouvoir et la bonne administration de la justice, ce n'est plus qu'un *état en décomposition* qui ne veut plus connaître de droit et qui, par conséquent, perdra de plus en plus la qualité de ce que l'Ecriture sainte nomme un pouvoir institué par Dieu. Quelques exemples achèveront de le démontrer.

Le règne du national-socialisme a commencé lors de l'incendie du Reichstag, il y a un peu plus de six ans (27 février 1933). Les communistes furent accusés d'avoir fait le coup et ne purent se disculper aussitôt. Suspectés, ainsi que les socialistes, ils furent battus aux élections de mars 1933 (5 mars 1933) qui portèrent les nationaux-socialistes au pouvoir, avec une petite majorité. Ceux-ci profitèrent de leur situation pour purger définitivement le Parlement et, par suite, le gouvernement, de tout ce qui ne leur était pas dévoué, et pour conquérir la totalité du pouvoir. Aujourd'hui, il est établi que les incendiaires furent les nationaux-socialistes qui conquièrent le pouvoir en imputant machiavéliquement leur manœuvre à leurs adversaires politiques et en les discréditant ainsi auprès du peuple allemand et auprès d'un monde trop, beaucoup trop crédule. Cette autorité, fondée sur un mensonge, est-elle instituée de Dieu ?

Ensuite, comment le national-socialisme conserve-t-il la puissance ainsi acquise ? Tout simplement de la manière suivante : en Allemagne, personne ne peut dire autre chose que ce que les chefs décrètent, sans courir aussitôt le risque d'être poursuivi, arrêté, emprisonné. Le national-socialisme a réussi à soumettre tout le peuple à un tel joug que les plus courageux n'osent plus dire, et n'osent guère penser autre chose que *l'opinion officielle*. Un système raffiné d'espionnage, pénétrant jusqu'au sein des familles, a vite raison de tout écart de langage. Je sais de bonne source qu'ils sont peu nombreux, en Allemagne, ceux qui sont réellement persuadés que le national-socialisme est une affaire juste et bonne. La plupart se rendent compte, avec plus ou moins de clarté, qu'il est une erreur et une calamité. En fait, seul, un

petit groupe de chefs gouverne contre la volonté du peuple allemand. Mais — pauvre peuple allemand ! — ce petit groupe possède et emploie *la force brutale*, non pas seulement celle de la police, mais d'abord et surtout celle du *mensonge* propagé par une propagande formidable, et qui ne trouve en face d'elle aucune concurrence. Vivre en Allemagne, aujourd'hui, c'est se mouvoir dans des ténèbres artificielles qui empêchent de voir les choses telles qu'elles sont. C'est grâce à ces ténèbres qu'Hitler réussit à se maintenir au pouvoir. Sont-ce là les caractéristiques d'une autorité instituée par Dieu ?

Enfin, personne, en Allemagne, n'est aujourd'hui certain, même pour un jour, qu'il ne sera pas arrêté par quelque agent de police, ou même par quelque individu anonyme qui se présentera subitement à son domicile au nom de la sécurité de l'Etat. Trop souvent, la personne ainsi arrêtée ne subira pas d'interrogatoire, on ne lui donnera pas l'occasion de se justifier, elle pourra être menée en prison, torturée et finalement mise à mort sans savoir pourquoi. Et un jour on fera savoir à sa famille que le mari, le fils, le père est mort en prison ou en camp de concentration. *La sécurité juridique n'existe plus en Allemagne*. Où est alors le pouvoir institué par Dieu ?

J'ai cité ces quelques faits pour prouver que je n'avance pas au hasard l'affirmation : Il n'y a plus aujourd'hui en Allemagne qu'un Etat en décomposition, un Etat dont l'élément essentiel est la force, laquelle n'est pas mise au service du droit comme cela arrive dans un véritable Etat, dans un Etat police. Or, notre compatriote bâlois Jacob Burckhardt l'a dit : « La force prise en elle-même est mauvaise. » Elle n'est légitime que lorsqu'elle est au service d'une cause légitime. Mais, je vous le demande, où est la cause légitime de ceux aux mains desquels est tombé le peuple allemand ?

On ne saurait évidemment contester qu'il reste en Allemagne quelques traces d'un Etat et d'une autorité véritables. On y punit encore les criminels de droit commun, on y empêche encore certaines injustices sociales. Mais cette notion du droit n'est plus guère qu'un *vestige du passé*, appelé à disparaître comme le reste, pour faire place à une espèce de tyrannie et d'anarchie.

On ne saurait non plus nier que le gouvernement du Troisième Reich n'ait résolu, — au moins en apparence, — certains problèmes urgents. Mais il ne faut louer qu'avec circonspection

et réserve ce qu'il peut y avoir de bon dans ces prétendues solutions. De quelle manière a-t-on procuré du travail à des milliers d'hommes qui en manquaient, par exemple ?

Tout simplement en privant d'autres milliers d'hommes du travail qu'ils avaient, en les envoyant dans des camps de concentration, en les contraignant à fuir à l'étranger et en chargeant les chômeurs nationaux-socialistes du travail qu'accomplissaient auparavant les travailleurs opposés au régime ! Ne pas oublier non plus qu'on a augmenté dans des proportions considérables le nombre des fonctionnaires de l'Etat et du parti. A titre d'exemple, je mentionnerai les SS, la milice du parti, composé d'environ 100,000 hommes en plus de l'armée régulière de police. Ne pas oublier non plus qu'on pousse au maximum l'industrie de guerre de toute nature. L'Allemagne n'a résolu, — provisoirement ! — le problème du chômage qu'en s'engageant à fond dans la préparation à la guerre. Dieu nous garde de résoudre de cette manière notre chômage !

Si l'on considère ces divers éléments, on en déduira nécessairement que *le chrétien doit se décider. On ne peut être chrétien et national-socialiste.* On ne peut servir deux maîtres : le Dieu vivant et cette idole. Mais il ne suffit pas de prendre cette décision, il faut encore la *proclamer*. C'est la mission de l'Eglise que de la proclamer non seulement en Allemagne, mais aussi ici, en Suisse. Quand bien même tous tairaient qu'il en est ainsi, l'Eglise doit le dire. Quand bien même la Suisse tout entière et le monde tout entier deviendraient nationaux-socialistes, l'Eglise devrait continuer à affirmer : Cela n'est pas possible ! Pour l'amour de Dieu, il n'est pas possible d'unir Christ et l'Anté-Christ ! Là même où deux ou trois sont assemblés au nom de Dieu, ils devraient ne pas le taire. *Périsse l'Eglise chrétienne plutôt que d'approuver un tel régime !*

Mais comment pouvons-nous, dans la pratique, rejeter un tel régime ? *De quelle manière confesser notre foi chrétienne contre le national-socialisme ?*

Notons tout d'abord qu'il ne saurait être question de nous joindre à la grande foule de ceux qui haïssent Hitler ou même tous les Allemands en bloc. Dieu nous préserve d'oublier que nous n'existons pas pour haïr ! Dieu nous préserve d'oublier que tous ceux qui vivent en Allemagne, les pires nationaux-socialistes

comme les chrétiens, Hitler comme Niemöller sont notre prochain, que Christ est mort et ressuscité pour tous sans exception, que nous devons prier pour tous sans distinction, si difficile d'ailleurs que cela puisse nous paraître.

Notre conduite ne peut donc consister en une simple accusation. Notre conduite, *la conduite de l'Eglise doit être chrétienne.*

Pour qu'elle le soit, la première condition me paraît être que nous reconnaissons honnêtement, clairement, consciencieusement les faits. Nous serions déjà fort avancés si chacun voyait tout simplement ce qu'il y a à voir, si personne n'avait la moindre envie de hurler, ne fût-ce qu'en pensée, avec les loups, si personne n'avait la moindre envie de critiquer aussi un peu les Juifs, de déprécier aussi un peu notre démocratie et de déclarer : « La démocratie a aussi ses faiblesses ! Eh, pourquoi pas, Hitler nous ferait peut-être du bien ! » Je recommande à tous ceux qui seraient tentés de parler ainsi de passer 15 jours en Allemagne, de voir ce qui s'y passe et de comparer cette dictature à notre démocratie. Ils s'empresseraient de remercier Dieu de ce qu'il nous conserve encore notre démocratie !

Après avoir clairement reconnu les faits tels qu'ils sont et que nous avons essayé de les exposer, il sera nécessaire de nous rendre compte que nous ne devons pas notre situation privilégiée à nos bonnes vieilles vertus suisses, à notre sens civique, ou à je ne sais quelles solides traditions. *Tout cela eût été impuissant à nous préserver.* Si nous l'avons été jusqu'ici, ce n'est pas à cause de nos mérites, mais à cause de la grâce de Dieu. N'ayant pas encore été frappés par le fléau, nous avons lieu de nous repentir. Aucun homme raisonnable, voyant la maison de son voisin en flammes ne se rengorgera en disant : « Dieu merci, c'est chez lui qu'il brûle, et non chez moi ! » Mais, effrayé, il remerciera Dieu de ce que sa maison à lui ait été épargnée par le fléau sans qu'il l'ait mérité. Ce qui arrive aujourd'hui en Allemagne nous doit être l'occasion de voir que nous ne serions pas mieux armés si une telle tentation nous arrivait. La menace qui plane sur l'Europe est une *menace divine.* Vraiment, nous n'avons à nous vanter de rien, ni de notre Etat, ni de notre Eglise. Si nous n'en sommes pas où en est l'Allemagne, ce n'est pas nous, c'est Dieu qui doit en être loué. Pour nous, nous avons en nous tous les germes de la même maladie. Il suffirait d'un climat défavorable pour les faire éclater. *Repentons-nous ! Chan-*

*geons nos vies, notre Etat, notre Eglise, si nous voulons être capables de résister à la grande épreuve, quand elle viendra.*

Quand nous verrons les faits tels qu'ils sont et quand nous serons prêts à nous repentir, chacun et chacune se dira : « Maintenant, c'est à moi de faire que l'Etat et l'Eglise marchent mieux. A ma place, je dois — et je peux — être un auditeur actif de la Parole de Dieu. Comme citoyen, je peux faire mon devoir de telle manière qu'il ne sera pas nécessaire d'employer chez nous le *balai de fer*. Comme membre de l'Eglise, je peux contribuer à proclamer et à faire respecter la volonté de Dieu de telle sorte qu'il ne sera pas nécessaire que je sois rappelé à mon devoir — et à mon privilège ! — par la persécution. » Que chacun commence par soi-même. *Que chacun se dise : « C'est ici, où je suis, que commence un nouvel Etat suisse et une nouvelle Eglise. »* Chacun de nous a un coin du monde où il a quelque chose à dire : une famille, un métier, un cercle d'amis et de connaissances. Peut-être même est-ce seulement le petit canton de sa vie personnelle. Là encore, il peut accomplir une grande œuvre. Quand chacun fera tout ce qu'il peut pour contribuer au renouvellement de l'Etat suisse et de l'Eglise, alors, nous pourrions dire avec joie, avec confiance et en toute bonne conscience : « Nous voulons conserver notre libre Suisse ! » Ce qu'on s'efforcera de conserver, ce ne sera plus un amas de traditions humaines, ni d'intérêts plus ou moins louches, ce sera l'œuvre que Dieu aura construite par notre obéissance. Et alors, tout sera légitime de ce qui contribuera à remplir ce but, jusque et y compris la défense militaire de notre pays. Alors, nous exprimerons de toutes les manières possibles notre confession chrétienne contre le national-socialisme.

Mais je n'ai pas encore dit le plus important. A quoi servirait-il que nous reconnaissons les faits, que nous nous repentions, que nous renouvellions notre Etat suisse et notre Eglise et que nous les défendions — fût-ce par une frontière garnie d'une ligne ininterrompue de canons ! — si nous ne savons pas que notre puissance est impuissante à nous sauver du danger, si nous ne savons pas que nous ne pouvons *rien sans Dieu*, si nous ne savons pas que nous ne pouvons nous opposer à la grande épreuve qui si Dieu lui-même s'y oppose. C'est pourquoi le dernier mot que nous devons nous crier les uns aux autres, c'est celui-ci : « *Prions, prions, libres Suisses !* » La prière est ce

qu'on voit le moins, ce qui ne paraît rien aux yeux des hommes : c'est deux mains jointes. Mais elle est le chemin de la force, du secours, de la victoire promis aux faibles comme aux forts. Car elle est le chemin qui conduit à Dieu duquel seul vient l'aide dont nous avons besoin : le renouvellement de notre Etat, la réformation de notre Eglise et, en conséquence, notre délivrance de la détresse.

Mes amis, *rien n'aide, si Dieu n'aide*. Mais Dieu aide ceux qui le lui demandent. C'est pourquoi la réponse dernière, décisive, à la question politique d'aujourd'hui sera que nous allions à *lui*, que nous nous réjouissions en lui et que nous le louions avec les paroles du psaume 46 :

« Dieu est notre refuge et notre force,  
Un secours que l'on rencontre toujours dans la détresse.  
Aussi sommes-nous sans crainte si la terre est bouleversée,  
Si les montagnes s'abîment au sein de l'Océan,  
Si les flots de la mer s'agitent, bouillonnent  
Et dans leur furie ébranlent les montagnes.  
Un fleuve réjouit de ses courants la cité de Dieu,  
Le sanctuaire où habite le Très-Haut.  
Dieu est au milieu d'elle : elle est inébranlable.  
Au lever de l'aurore, Dieu vient à son secours.  
Les nations s'agitent, les royaumes s'ébranlent.  
Il faut entendre sa voix et la terre se fond.  
L'Eternel des armées est avec nous.  
Le Dieu de Jacob est pour nous une citadelle.  
Venez, contemplez les œuvres de l'Eternel,  
Les devastations qu'il a opérées sur la terre !  
Il a fait cesser les combats jusqu'aux bouts de la terre,  
Il a brisé l'arc, il a rompu la lance,  
Il a consumé par le feu les chars de guerre.  
„Arrêtez et reconnaissez que je suis Dieu.  
Je domine sur les nations, je domine sur la terre !  
L'Eternel des armées est avec nous,  
Le Dieu de Jacob est pour nous une citadelle. »

KARL BARTH.